

MÉMOIRES D'UNE ÉPHÉMÈRE

Par la mère de Fujiwara no Michitsuna

Daniel STRUVE
Université Paris 7

*Compte rendu
d'ouvrage*

Mémoires d'une éphémère (954-974) par la mère de Fujiwara no Michitsuna, traduit et commenté par Jacqueline PIGEOT, Collège de France, Institut des Hautes Études Japonaises, Paris, 2006.

L'époque de Heian représente, on le sait, l'âge d'or de la littérature japonaise. Au contact des lettres chinoises et du bouddhisme, en marge de la grande civilisation de l'Empire des Tang, se développe au Japon une littérature en langue vernaculaire, qui constitue l'une des pages les plus brillantes de la littérature mondiale. La forme canonique en est le *waka* 和歌 (« poème japonais »). L'histoire de la prose est intimement liée à celle de la poésie. Les premiers journaux (*nikki* 日記) comme le *Tosa nikki* 土佐日記 (935) sont conçus comme des recueils de poèmes enchâssés dans les parties narratives. Les « récits à poèmes » (*uta monogatari* 歌物語), dont les célèbres *Contes d'Ise* (*Ise monogatari* 伊勢物語), présentent le même mélange de poèmes et de prose. Même les romans longs qui se développent dans la seconde moitié du x^e siècle et où les citations et les réminiscences poétiques jouent un rôle important, font une large place aux productions poétiques des personnages. Genre d'abord peu prisé, destiné au divertissement, le roman connaît dans la seconde moitié du x^e siècle un développement prodigieux qui conduit, au début du xi^e siècle, à l'écriture de ce chef-d'œuvre de la littérature romanesque mondiale qu'est le *Roman du Genji* (*Genji monogatari* 源氏物語). Notons encore parmi les particularités de cette littérature, la place éminente qu'y tiennent les femmes, poétesses ou romancières – souvent les deux.

Les *Mémoires d'une éphémère* (*Kagerō nikki* 蜻蛉日記), traduites et présentées aujourd'hui par Jacqueline Pigeot, occupent une place de choix au sein de cette production littéraire. Son auteur, connue comme la mère

de Fujiwara no Michitsuna – Fujiwara no Michitsuna no haha 藤原道綱母 – (936?-995?), fut un poète réputé et l'épouse plutôt malheureuse de Fujiwara no Kaneie 藤原兼家 (929-990), dont la famille détenait alors le pouvoir au Japon et qui allait lui-même exercer les fonctions les plus élevées. Les *Mémoires d'une éphémère* sont tout à la fois un recueil des poésies composées par l'auteur au long de sa liaison avec Kaneie et précieusement conservées, et le récit d'une vingtaine d'années de la vie de l'auteur, depuis le début de sa liaison jusqu'à une date sans doute proche de la rédaction (de 954 à 974). L'auteur y rapporte les événements qu'elle a vécus, quelques joies, mais aussi les frustrations que lui a apporté ce mariage avec l'un des personnages les plus en vue du pays. Elle le fait en adoptant résolument un point de vue interne : les faits sont notés comme ils parviennent à la conscience de l'auteur-personnage. Le résultat est une autobiographie, sans doute la première de toute l'histoire de la littérature mondiale, rédigée dans un style fortement elliptique jouant de toutes les ressources d'une langue très souple, permettant de longues phrases sans sujet, particulièrement riches en figures exprimant les sentiments et les impressions subjectives. Comme Jacqueline Pigeot le montre dans une étude séparée à paraître dans un prochain numéro de la revue *Cipango* consacré au *Roman du Genji*, la lecture des *Mémoires d'une éphémère* a certainement influencé Murasaki Shikibu lorsqu'elle a conçu son projet de somme romanesque.

Œuvre majeure autant que déroutante, les *Mémoires d'une éphémère* n'avaient jamais été traduits en français, même s'ils ont fait l'objet de nombreux essais de traduction en langues occidentales : trois traductions anglaises, une en allemand, une en russe. L'entreprise est une gageure tant le texte est réputé difficile. Outre le caractère souvent fautif des manuscrits qui nous sont parvenus et dont aucun n'est antérieur au XVII^e siècle, le style allusif de l'auteur pose de redoutables problèmes aux exégètes, qui ont souvent proposé des lectures divergentes des passages obscurs. À maintes reprises un choix s'impose entre plusieurs interprétations également plausibles. Au-delà, l'œuvre dans son ensemble, par sa construction, par l'ambiguïté des caractères des personnages et de leurs relations, semble faite pour dérouter la critique.

Relevant le défi, Jacqueline Pigeot a mené un travail philologique rigoureux, s'appuyant sur les résultats de deux siècles de travaux d'érudits japonais, mais aussi sur ceux de la science littéraire contemporaine. Le véritable travail de réécriture qu'exigent du traducteur les textes japonais anciens et tout particulièrement celui-ci (le commentaire en donne quelques exemples éloquentes) n'autorise pas l'arbitraire et ne dispense pas de l'exigence de fidélité. Ainsi, rompant avec la pratique de tous ses

prédécesseurs, Jacqueline Pigeot fait le choix de rendre avec rigueur le système de dénomination adopté par l'auteur, y voyant, à juste titre, un principe d'organisation essentiel, qui permet à la mère de Michitsuna de construire l'univers dont elle est le centre et de se situer par rapport aux autres personnages. L'époux Kaneie n'est jamais appelé par son nom, rarement par ses titres, le plus souvent au moyen d'un terme vague comme celui de *hito* (« personne, on, lui »), accompagné parfois d'un qualificatif. Il n'a aussi que très rarement droit aux formules honorifiques, et lorsque c'est le cas, c'est pour des raisons qui tiennent davantage à ses rapports avec la narratrice qu'aux promotions dont il bénéficie. La traduction s'astreint à rendre le plus exactement possible toutes ces nuances. De même cherche-t-elle à refléter les variations dans les marques de temps, très souples en japonais ancien et impossibles à décalquer mécaniquement en français, mais qui introduisent un va-et-vient incessant entre ce qui est reproduit sur le mode du souvenir, à travers l'épaisseur temporelle, et ce qui est au contraire réactualisé sous la forme de scène ou de tableau. Le même souci de précision et de rigueur s'observe dans la mise en perspective historique. Un commentaire étoffé donne au lecteur toutes les clefs indispensables pour aborder l'œuvre. La première partie cherche à situer l'œuvre dans son contexte social et historique, tandis que la seconde partie s'attache à en dégager la signification littéraire. Un répertoire et des illustrations, notamment des clichés de certains lieux mentionnés au cours du récit, complètent ce dispositif.

En lisant ces pages, le lecteur apprendra beaucoup sur la vie sociale et littéraire de l'époque de Heian. Cependant l'érudition n'est pas ici une fin en soi et reste toujours subordonnée aux nécessités de la présentation de l'œuvre. Il s'agit d'entendre aussi exactement que possible, avec la sensibilité et les connaissances d'un lecteur ou d'une lectrice d'aujourd'hui, ce que cherche à dire le texte. Ainsi Jacqueline Pigeot refuse de voir dans les *Mémoires d'une éphémère* le seul récit d'un mariage raté et dans son auteur « une épouse frustrée et vindicative » (p. 212). De même elle refuse de faire de la mère de Michitsuna une incarnation de la femme confucéenne, soumise à la triade masculine du père, du mari et du fils, et dénonce au passage la propension « sous couleur de perspicacité, par volonté de faire parler le non-dit (...) à coucher tous les textes sur le lit de Procuste » (p. 214). Elle rejette enfin la théorie qui réduit les *Mémoires d'une éphémère* à une « commande de Kaneie », à un « produit de la firme Fujiwara & C^{ie} ». Le « “tout politique” », remarque-t-elle, est aujourd'hui le principe d'analyse idéologiquement correct (...), quitte à réduire la femme, en l'occurrence, au rôle d'auxiliaire d'une entreprise masculine, à la priver de la moindre initiative » (p. 254). Ces interprétations déconstruisantes, qui

prétendent travailler contre le texte, à partir d'une position en surplomb, sont incompatibles avec une démarche qui cherche à rendre compte de tous les aspects de l'œuvre, quitte à avouer parfois sa perplexité ou son ignorance.

En somme et c'est ce qui fait le caractère passionnant et exemplaire de l'entreprise, les ressources conjuguées de l'histoire, de la philologie et de l'analyse littéraire ne sont que des béquilles. Leur fonction est de rendre possible la rencontre avec le texte et, s'agissant d'autobiographie, avec celle qui a cherché à s'y dire et à s'y raconter. Femme d'esprit et de caractère, prisant sa liberté, soucieuse également sans doute de préserver pour la postérité l'œuvre poétique qui faisait sa réputation, l'auteur des *Mémoires d'une éphémère* semble s'être prise au jeu et avoir trouvé dans l'écriture un moyen de dépasser les déboires attachés à sa condition et de reprendre le contrôle d'une existence dont le cours ne cesse de lui échapper. Ce faisant, elle invente un genre nouveau, ouvrant des possibilités nouvelles à la prose japonaise. C'est à la suivre dans cette aventure et ses tâtonnements, que s'attache le chercheur, sans dissimuler la part de fascination que comporte sa démarche : « L'une des caractéristiques de l'œuvre les plus remarquables – les plus émouvantes –, note Jacqueline Pigeot, est que, au cours même de la lecture, on voit l'autobiographie en prose sortir peu à peu de sa chrysalide. » (p. 261) L'émerveillement de l'exégète rejoint ici celui qu'il devine chez l'auteur qu'il a pris pour objet d'étude.

Pour mener à bien son entreprise, Jacqueline Pigeot s'est assurée du concours d'une alliée de poids : Madame de Sévigné, dont la présence se fait sentir de différentes façons tout au long de l'ouvrage. Femme écrivain, éprise de liberté autant que sa lointaine consœur japonaise, Madame de Sévigné partage avec elle la curiosité, le goût du voyage, l'expérience d'une passion exclusive, la sensibilité religieuse, et enfin le besoin d'écrire. Tout autant que la mère de Michitsuna, elle est le produit d'une époque et d'une culture exceptionnelles. À la traduction elle a prêté beaucoup de son style et de sa langue, pleins de verve et de vivacité, et en même temps décalés par rapport à la langue française d'aujourd'hui et donc aptes à donner l'illusion de la distance temporelle. Pour l'interprétation de l'œuvre, elle a fourni un précieux point de comparaison : son exemple, inscrit dans un tout autre contexte historique et culturel, permet d'étayer ou de préciser certaines intuitions et hypothèses concernant l'auteur de l'époque de Heian. Par-delà les différences de culture, d'époque et de genres, une communauté s'établit entre l'écrivain japonais du x^e siècle, l'écrivain français du xvii^e et l'exégète du xxi^e siècle. Cette communauté ne conduit pas à postuler l'existence d'une essence pérenne de l'écriture féminine transcendant le

temps et l'espace. Cependant elle rend sensible à des constantes, à des configurations récurrentes à travers l'histoire dans la condition féminine et son expression littéraire.

